

tête, couronnée de cheveux d'un blond roussâtre. était surmontée d'un chapeau droit de forme, à bords imperceptibles. Bref, c'était sir Arthur Collins, en habit de ville, le même que nous avons déjà vu en habit de bal chez le marquis Van-Hop, et qui avait servi de témoin au vicomte de Cambelh dans son duel avec Fernand Rocher. Sir Arthur Collins était un résumé complet de l'Angleterre. On eût dit les trois royaumes incarnés dans un seul homme et passant le détroit d'un seul bloc.

— Ah! ah! dit-il en tournant la tête avec la raideur méthodique que ceux de sa race apportent dans tous leurs mouvements, vous voilà, *my dear!*

— Me voilà, dit le comte. Bonjour, milord.

— Ah! dit l'Anglais, j'étais simplement baronnet.

Le comte s'assit.

— Eh bien? demanda sir Arthur, sans se départir une minute de sa prononciation britannique.

— Eh bien, répondit M. de Château-Mailly, j'ai suivi vos instructions de point en point.

— Avez-vous montré la lettre que je vous ai envoyée?

— Oui; et j'ai su faire le tableau le moins flatté de la passion imaginaire que j'avais éprouvée pour cette femme, non moins imaginaire, que vous appelez la Topaze.

Et le comte raconta succinctement, et sans omettre un seul fait important, la scène que nous venons de décrire.

Sir Arthur écoutait gravement, dormant de temps à autre de petites marques d'approbation en inclinant la tête de haut en bas; puis, à mesure que le comte disait les angoisses, les naïves confiances, l'abandon imprudent d'Hermine, une vive satisfaction semblait se peindre sur son visage couleur de brique.

— Ah! dit-il enfin, nos affaires vont bon train, mon cher comte.

— Vous croyez?

— Sans doute. Il y a du vrai dans tout ce que vous avez dit.

— Ah! la Topaze existe?

— Certainement, puisqu'elle a écrit.

— Et elle se nomme la Topaze?

— Non mais peu importe.

— D'accord. Cependant j'aime à croire qu'elle est moins dangereuse que ne le fait supposer le portrait que j'ai fait d'elle.

— Vous vous trompez; vous étiez encore au-dessous de la vérité.

Le comte tressaillit.

— Mais alors, dit-il, c'est une abominable action que nous faisons là!

L'Anglais se prit à sourire et leva sur M. de Château-Mailly ce regard terne, fixe, sans rayons, qui n'appartient qu'aux fils d'outre-Manche.

— Vous plaisantez, dit-il froidement.

— Je plaisante si peu, dit le comte, que je commence à me repentir d'avoir conclu un marché avec vous.

— Voulez-vous le rompre?

— Dame! murmura M. de Château-Mailly, je veux bien faire tous mes efforts pour gagner les bonnes grâces d'une femme jeune et charmante, dont je ne connais pas le mari; mais me rendre complice de la ruine de ce dernier...

L'Anglais haussa les épaules.

— Ah! dit-il, vous n'êtes pas dans votre bon sens, monsieur le comte.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Car, remarquez bien que ce n'est pas vous qui avez fait tomber Rocher aux mains de la femme dont nous parlons, que vous n'avez été pour rien ni dans sa querelle, ni dans le duel, ni dans l'enlèvement du blessé.

— Au fait, dit le comte, cela est assez juste.

— Par conséquent, poursuivit sir Arthur, si M. Fernand Rocher se ruine, cela ne vous regarde pas... Votre seule mission, à vous, — et cette mission, déjà fort agréable par elle-

même, me semble assez joliment rétribuée par l'héritage du duc votre oncle, dont vous seriez frustré sans moi, — votre mission consiste à plaire à madame Rocher, voilà tout. Du reste, tranquillisez-vous et apaisez vos scrupules, M. Rocher ne se ruinera pas.

— Vous croyez? vous me l'affirmez?

— D'abord il a douze millions...

— Peste! je ne le croyais point aussi riche, murmura le comte, étourdi d'un pareil chiffre.

— Ensuite, nous verrons.

— Milord, dit froidement le comte, ne seriez-vous pas le diable lui-même, par hasard?

— Je le voudrais, répondit sir Arthur avec un flegme parfait. Malheureusement je ne suis que son disciple. Puis il ajouta en souriant: — Commencez-vous à me comprendre?

— A peu près...

— Vous voilà déjà, pour madame Rocher, l'ami, le protecteur, l'homme en qui on a foi. L'espoir que vous lui ramènerez son mari, que vous l'arracherez à cette horrible femme, lui fera faire pour vous toutes les concessions, passer sur toutes les convenances. Elle en agira d'abord avec vous comme avec son frère...

— Mais je ne lui rendrai pas son mari...

— Vous le lui rendrez.

Le comte fit un haut-le-corps.

— Que dite-vous? murmura-t-il.

— Vous avez rendez-vous avec elle demain soir, n'est-ce pas?

— Oui, aux Champs-Élysées, à la nuit tombante.

— Eh bien, vous lui donnerez un vague espoir et lui assignerez une autre entrevue pour le surlendemain. Il n'est pas mal d'aiguillonner un peu l'impatience des femmes, il n'y a rien de si habitué à vous voir.

— Très bien. Mais alors que lui dirai-je?

— Vous lui annoncerez le retour de son mari sous trois jours, sans entrer dans aucun détail, et en exigeant d'elle qu'elle ne fasse aucune allusion ni au billet, ni à la Topaze.

— Et son mari reviendra?

— Parbleu!

Le comte regarda sir Arthur avec un étonnement profond.

— Mais, en ce cas, dit-il, mes espérances se trouveront ruinées?

— Au contraire, le jour où M. Fernand Rocher rentrera chez lui, vous aurez fait un pas immense dans le cœur de sa femme.

— Voilà ce que je ne puis comprendre.

— Ah! j'oubiais de vous dire qu'il rentrera chez lui brusquement, conduit par la Topaze et l'aimant plus que jamais. Il apportera donc à sa femme un regard morne, une humeur sombre, un front morose, tout ce qui caractérise, en un mot, un mari qui aime ailleurs que chez lui.

— Eh bien, qu'arrivera-t-il?

— Ah! répondit sir Arthur, vous êtes trop curieux aujourd'hui, mon cher comte. Contentez-vous de suivre à la lettre mes instructions, et, croyez-moi, si vous êtes bien pénétré de l'esprit de votre rôle, avant un mois madame Rocher vous adorerait, et, ce qui est plus sérieux, votre oncle, le vieux duc de Château-Mailly, aura renoncé pour jamais à épouser madame Malassis et à vous déshériter.

Sir Arthur Collins se leva à ces mots, remit son chapeau sur sa tête ornée de cheveux rouges, tendit la main au jeune comte et s'en alla, sifflant un air de chasse et marchant de ce pas sûr et compassé qui était un de ses avantages physiques les plus caractérisés.

L'Anglais était venu en coupé de remise, comme un simple mortel. Il se fit conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré, chez M. le vicomte de Cambelh, où il allait changer de costume et de livrée, et réintégrer le baronnet sir Williams dans la